

*
* *

Quand je suis rentré chez moi, mes parents feuilletaient des prospectus et tapotaient sur une machine à calculer. Si la vie était comme dans une bulle de bande dessinée, j'aurais vu de la fumée noire au-dessus de leurs têtes. J'ai dit : « B'soir » en me dirigeant rapidement vers ma chambre, mais ils m'en ont empêché :

– Grégoire, viens par là.

Au son de sa voix, j'ai deviné que mon père n'était pas d'humeur à plaisanter.

– Assieds-toi.

Je me demandais à quelle sauce j'allais encore être mangé...

– Comme tu sais, ta mère et moi nous avons décidé de t'envoyer en pension...

J'ai baissé les yeux. Je pensais : « Pour une fois que vous êtes d'accord sur quelque chose ! Ce n'est pas trop tôt. Dommage que ce soit sur un truc aussi nul... »

– J'imagine que cette idée ne t'emballer pas, mais c'est ainsi. Nous sommes dans une impasse. Tu ne fais rien à l'école, tu as été renvoyé, personne ne veut de toi, et le collègue du quartier ne vaut rien. Il n'y a pas trente-six solutions... Mais ce que tu ne sais peut-être pas, c'est que c'est très cher. Il faut que tu te rendes compte que nous faisons un gros effort financier pour toi, un véritable effort...

J'ai ricané dans ma tête : « Oh... mais il ne fallait pas ! Merci ! Merci, Messieurs.

Vous êtes trop bons. Puis-je vous baiser les pieds, Messieurs ? » Mon père a continué :

– Tu ne veux pas savoir où tu vas aller ?

—...

– Tu t’en moques ?

– Non.

– Eh bien, nous n’en savons rien, figure-toi. Cette histoire est un vrai casse-tête. Ta mère vient de passer l’après-midi au téléphone, sans succès. Il faut trouver un établissement qui accepte de te prendre en cours d’année et qui...

– C’est là que je veux aller, ai-je dit en lui coupant la parole.

– Où, « là » ?

– Là.

J'ai tendu le petit dépliant où l'on voyant des élèves travailler derrière un établi. Ma mère a remis ses lunettes :

– Où est-ce ? À trente kilomètres au nord de Valence... Le lycée technique de Grand-champs... Mais ils ne font pas collègue...

– Si. Il y a aussi un collègue.

– Comment le sais-tu ? a demandé mon père. – J'ai téléphoné.

– Toi ! ?

– Ben oui, moi.

– Quand ?

– Juste avant les vacances.

– Toi ? ! Tu as téléphoné ! Mais pourquoi ?

– Comme ça... juste pour savoir.

– Et alors ?

– Alors rien.

– Pourquoi est-ce que tu ne nous en as pas parlé ?

- Parce que c'est impossible.
- Pourquoi c'est impossible ?
- Parce qu'ils prennent les élèves sur dossier, et il est nul, mon dossier ! Il est tellement nul qu'on ne pourrait même pas allumer un feu avec...

Mes parents se taisaient. Mon père lisait le programme de Grandchamps, et ma mère soupirait.

Le lendemain je suis allé en cours normalement, et puis le surlendemain, et le jour d'après aussi.

Je commençais à comprendre l'expression « griller un fusible ».

C'était exactement ça. J'avais grillé un fusible. Un bout de moi s'était éteint et tout m'était devenu égal.

Je ne faisais plus rien. Je n'avais plus d'idées. Plus d'envies. Plus rien. J'ai rassemblé tous mes Légo dans un carton et je les ai donnés à Gabriel, mon petit cousin. Je regardais la télé tout le temps. Des kilomètres et des kilomètres de clips. Je restais allongé sur mon lit pendant des heures. Je ne bricolais plus. Mes mains pendaient bêtement de chaque côté de mon buste maigrichon. Quelquefois, j'avais l'impression qu'elles étaient mortes. Tout juste bonnes à zapper ou à ouvrir des canettes.

J'étais moche, je devenais crétin. Ma mère avait raison : j'allais bientôt pouvoir manger du foin à table.

Je n'avais même plus envie d'aller chez mes grands-parents. Ils étaient gentils, mais ils ne comprenaient rien. Ils étaient trop vieux. En plus, qu'est-ce qu'il pouvait

capter de mes problèmes, Grand-Léon ? Rien, vu qu'il a toujours été une bête, lui. Des problèmes, il n'en a jamais eu. Quant à mes parents, laisse tomber... Ils ne s'adressaient même plus la parole. De vrais zombies.

Je me retenais de les secouer un bon coup pour en faire tomber... quoi ? Je ne sais pas.

Un mot, un sourire, un geste ? Quelque chose.

J'étais avachi devant la télé quand le téléphone a sonné.

– Alors, Toto, tu m'as oublié ?

– Euh... Je n'ai pas très envie de venir aujourd'hui...

– Et alors ? Et Joseph ? Tu m'avais promis que tu m'aiderais à lui livrer son meuble !

Oups ! J'avais complètement oublié.

– J'arrive. Excuse-moi !

– Pas de problème Toto, pas de problème.

Il ne va pas s'envoler.

Pour nous remercier, Joseph nous a offert un bon gueuleton. J'ai mangé un tartare gros comme le Vésuve, avec des tonnes de petits machins, des câpres, des oignons, des herbes, du piment... Miam. Grand-Léon me regardait en souriant :

– Ça fait plaisir à voir, Toto. Heureusement que ton vieil ancêtre t'exploite de temps en temps, comme ça tu peux manger à ta faim.

– Et toi ? Tu ne manges rien ?

– Oh... Je n'ai pas très faim, tu sais... Ta grand-mère m'a encore gavé au petit déjeuner.

Je savais qu'il mentait.

Après, nous sommes allés visiter les cuisines. Je n'en revenais pas de voir la taille des poêles et des casseroles : énormes. Et puis de grosses louches, des cuillères en bois comme des catapultes, des dizaines de couteaux rangés par ordre de grandeur et super bien aiguisés.

Joseph a lancé :

– Tenez ! voilà Titi ! Notre dernière recrue... C'est un bon gamin. On va se charger de lui mettre une toque sur la tête et puis, vous verrez, dans quelques années, ces couillons du Michelin viendront lui faire des risettes, c'est moi qui vous le dis ! Tu dis bonjour, Titi ?

– Bonjour.

Il était un train d'éplucher mille milliards de kilos de patates. Il avait l'air plutôt content. Ses pieds avaient disparu sous une montagne d'épluchures. En le voyant, j'ai pensé : « Seize ans... il doit les avoir, lui... »

En me déposant devant chez moi, Grand-Léon a encore insisté : – Bon, alors tu fais comme on a dit, hein ?

– Oui, oui.

– Tu ne t'occupes ni des fautes, ni du style, ni de ton écriture de cochon. Tu ne t'occupes de rien. Tu dis juste ce que tu as sur le cœur, O. K. ?

– Oui, oui...

Je m'y suis mis le soir même. Je ne m'en foutais pas tant que ça, puisque j'ai fait onze brouillons. Pourtant ma lettre était assez courte...

Je vous la recopie :

« Monsieur le directeur de l'école de Grand-champs,

Je voudrais être admis dans votre établissement, mais je sais que c'est impossible parce que mon dossier scolaire est trop mauvais.

J'ai vu sur la publicité de votre école que vous aviez des ateliers de mécanique, de menuiserie, des salles d'informatique, une serre et tout ça.

Je pense qu'il n'y a pas que les notes dans la vie. Je pense qu'il y a aussi la motivation.

Je voudrais venir à Grand-champs parce que c'est là que je serais le plus heureux, je pense.

Je ne suis pas très gros, je pèse 35 kilos d'espoir.

Au revoir,

Grégoire Dubosc

PS n° 1 : C'est la première fois que je supplie quelqu'un pour aller à l'école, je me demande si je ne suis pas malade.

PS n° 2 : Je vous envoie les plans d'une machine à éplucher les bananes que j'ai fabriquée quand j'avais sept ans. »

Je l'ai relue, et je l'ai trouvée bien nunuche, mais je n'avais pas le courage de recommencer une treizième fois.

J'imaginai la tête du directeur quand il allait lire ça... Il allait certainement penser : « Mais qu'est-ce que c'est encore que ce Mickey ? » avant d'en faire une boulette et de la lancer dans sa corbeille. Je n'avais plus très envie de l'envoyer maintenant, mais bon, j'avais promis à Grand-Léon et je ne pouvais plus reculer.

Je l'ai postée en revenant du collège, et c'est en m'asseyant pour goûter que j'ai relu le dépliant et que j'ai vu que le directeur était en fait une directrice. Mais quel âne ! ai-je pensé en me mordant la joue. Quel âne, quelle triple buse !...

35 kilos de crétinerie, oui...

Après, c'était les vacances de la Toussaint. Je suis allé à Orléans, chez Fanny, la sœur de ma mère. Je jouais sur l'ordinateur de mon oncle, je ne me couchais jamais avant minuit et je dormais le plus tard possible. Jusqu'à ce que mon petit cousin saute sur mon lit en criant :

– Des iégo ! On fait des iègo ? Guégoire, tu viens pour qu'on fait des iégo ?

Pendant quatre jours, j'ai fait des trucs en Légo : un garage, un village, un bateau... À chaque fois que je finissais quelque chose, il était super content, il l'admirait et puis blang ! le jetait par terre de toutes ses forces pour le casser en mille morceaux. La première fois, ça m'a carrément énervé mais quand je l'ai entendu rire, j'ai oublié mes deux heures de perdues. J'adorais l'entendre rire. Ça rallumait mon fusible.

C'est ma mère qui est venue me chercher à la gare d'Austerlitz. Une fois dans la voiture, elle m'a dit :

– J'ai deux nouvelles à t'annoncer, une bonne et une mauvaise. Je commence par laquelle ?

– La bonne.

– La directrice de Grand-champs a téléphoné hier. Elle est d'accord pour te prendre, mais il faudra que tu passes une sorte de test d'abord...

– Pffff... Si c'est ça que t'appelles une bonne nouvelle... Un test ! Qu'est-ce que tu veux que je fasse avec un test ? Des confettis ? Et la mauvaise ?

– Ton grand-père est à l'hôpital.

J'en étais sûr. Je le savais. Je le sentais.

– C'est grave ?

– On ne sait pas. Il a eu un malaise, et ils le gardent en observation. Il est très faible.

– Je veux le voir.

– Non. Pas maintenant. Personne ne peut le voir pour le moment. Il doit reprendre des forces à tout prix.

Ma mère pleurait.

*
* *

